LE DIABLE
COULEUR DE ROSE,

OU

LE BON-HOMME MISERE,

OPÉRA BOUFFON,

EN UN ACTE

Pièces nouvelles qui se trouvent chez le même libraire.

Les deux Orphelines, par Sevrin,	1 franc.
Les deux Crispins, par le même,	1
Helvétius à Vorée, par L***,	1
Le Prisonnier en Prusse,	75 centimes.

En général un assortiment de toutes les pièces qui se jouent sur tous les théâtres.

On s'abonne chez le même libraire pour la lecture au mois. On y trouvera le catalogue de lecture, sujet à un supplément tous les trois mois.

Avis aux Négocians.

L'on peut se procurer chez le citoyen Cretté, toutes sortes de bons livres. Il se charge de toute commission relative à son état ; de sorte que les personnes à qui leurs correspondans feraient des demandes en Livres, Musique, Gravures, etc. peuvent s'adresser chez lui, où l'on ne paiera pas les objets plus chers que chez les éditeurs même ; ce qui évitera à bien des personnes une perte de tems que leur occasionne la recherche des articles demandés, et souvent ne sachant pas même où se les procurer.

LE DIABLE COULEUR DE ROSE, OU LE BON-HOMME MISERE,

OPÉRA BOUFFON, EN UN ACTE ET EN PROSE.

Paroles du citoyen LEVRIER CHAMP-RION, membre de la Société libre des Sciences, Arts, et Belles-Lettres de Paris.
Musique du citoyen GAVEAUX.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre des AMIS-DES-ARTS, ci-devant MOLIERE, rue Martin, le 2 brumaire, an 7.

Prix : 1 franc.

A PARIS,
Chez CRETTÉ, libraire, au théâtre des AMIS-DES-ARTS, rue Martin.

Nivôse, an VII.

ACTEURS.

MATHIEU, bourgeois riche.	THOMASSIN.
Le bon-homme MISERE, pauvre bucheron.	SAINT-LEGÉ.
COLIFICHET, diable couleur de rose.	Mde. QUAISAIN.
VALOGNE, domestique normand, de Mathieu.	BOSQUIER-GAVAUDAN.
CORMORAN, huissier.	LE ROY.

La scène est dans un village de la ci-devant Bourgogne.

Je cède au citoyen Cretté, libraire, le droit de faire imprimer la pièce *le Diable couleur de rose, ou le bon homme Misère*, et reconnaîtrai comme contrefaçon tout exemplaire qui ne sera pas signé de lui.

LEVRIER CHAMP-RION.

LE DIABLE COULEUR DE ROSE, OU LE BON-HOMME MISERE,

OPÉRA BOUFFON

En un acte, et en prose mêlée d'ariettes.

Le théâtre représente d'un côté une fort jolie maison; de l'autre, une pauvre chaumière attenante à un clos, dont les murs sont à demi écroulés, et dans lequel est un grand pommier chargé de fruits; le reste est un paysage.

Au lever de la toile, le tems est obscur. Colifichet sort de dessous terre, et son arrivée est précédée de quelques feux venant de la trappe qui lui sert d'entrée.

SCENE PREMIERE.

COLIFICHET (*respirant.*)

Ah! c'est un plaisir. On respire ici un air plus frais qu'aux enfers d'où j'arrive. Il y faisait chaud pour moi là-bas. Ce n'est pas que cet air là me fût désavantageux en tout point; car sans la folle jalousie de sa majesté Pluton, la dame Proserpine me verrait encore.... Paix, chut, ne parlons pas de cela. Son mari brutal m'a fait sauter par-dessus les toîts....

et me voilà. Heureusement je suis arrivé à bon port.

Ah ! ça, mais, si je me présente sous un aspect aussi lugubre que celui-ci, je ferai peur à tout le monde, l'on me fuira.... et ce n'est pas là mon compte. Eh bien, puisque j'en ai le pouvoir, prenons une figure qui câdre mieux avec la conduite bienveillante que je veux tenir en ce monde-ci.

(Son vêtement diabolique et son masque disparaissent, et il se trouve en habit couleur de rose ; le théâtre s'eclaire.)

Bon. Me voici plus présentable. Oh ! si sa majesté Pluton m'avait vu là-bas costumé de la sorte, il y a long-tems, pour la première fois, que la jalousie l'aurait atteint, et je n'aurais pas eu l'honneur de.. .... Par ma foi, les maris jaloux sont des gens.... bien incommodes dans la société.

CHANSON.

Maris jaloux, vous avez tort
De gronder vos femmes si fort.
Quelle mouche vous pique ?
Savez-vous, grace à leurs appas,
Ce qu'il arrive en pareil cas ?
C'est qu'on vous fait, (*bis*) la nique.

Pourquoi des grilles, des verroux ?
Pauvre gens, quoi donc ! auriez-vous
La cervelle troublée ?
Vous veillez en vain nuit et jour ;
Elle est instruite par l'amour
A prendre sa (*bis*) volée.

Tourmenter sa belle moitié,
Sans de ses pleurs avoir pitié,

Le trait est malhonnête.
Si quelqu'un a su la toucher,
Mari, pensez-vous l'empêcher
De faire sa (*bis*) conquête ?

Vous qui prenez femme au besoin,
D'être facile ayez grand soin ;
Que rien ne vous démonte.
Faites tout ce qu'elle voudra,
Ou bien quelqu'un.... trala la ra....
Vous en auriez (*bis*) la honte.

Allons, puisque le sort ma jetté ici, profitons de mon exil pour obliger quelques pauvres malheureux, s'il s'en trouve. Le propriétaire de cette jolie maison ne doit pas, j'imagine, avoir grand besoin de mon secours ; mais je parierais bien que celui de cette misérable chaumière s'est déjà donné plusieurs fois au diable.... et cela me regarde. Voyons, pour me mettre au fait de ce qui se passe ici, et connaître la vérité, cachons-nous dans ce pommier. On n'ira pas me chercher là ; d'ailleurs, je vais le soumettre à mes enchantemens.

(*Le pommier s'ouvre ; il se tapit dedans. L'arbre paraît il uminé un instant. Une ouverture qui s'y trouve, laisse appercevoir Colifichet, quant il le veut.*)

SCENE II.

COLIFICHET (*caché,*) MATHIEU.

MATHIEU, (*sortant de chez lui avec une toise à la main.*)

Avec ma toise, je saurai au juste ce que contient de perches la cabane et le jardin de ce bon-homme Misère,

mon voisin. Jamais homme ne mérita mieux son nom ; et quoiqu'il se soit avisé de se porter pour caution de quelqu'un qui me doit, il n'a jamais le sou. Tant mieux, parbleu, je le tiens par-là.

(*Examinant la cabane et le clos.*)

C'est son jardin, c'est son beau pommier sur-tout que j'ambitionne. En ce pays, le pommier est rare, et celui-ci est l'unique à trois lieues à la ronde. Oh ! malgré le propriétaire lui-même, j'aurai le tout, ou le diable l'emportera plutôt.

COLIFICHET (*à part.*)

Cela pourrait bien arriver.

MATHIEU.

Voyons, pendant son absence, examinons et toisons.

CHANSON.

Sa demeure villageoise
Jointe à ma maison bourgeoise
M'aggrandira beaucoup ;
L'argent le gagnera tout d'un coup.
Je le mesure à ma toise. (*ter.*)

Son humeur est fort grivoise ;
Sa manière assez courtoise ;
Je viens à bout de lui.
Moi, comme tant d'autres aujourd'hui,
J'aime à tout faire à la toise. (*ter.*)

SCENE III.

MATHIEU, le bon-homme MISERE.

Le bon-homme Misere (*à part.*)

Même air.

En m'surant i'nous dégoise,
Ça, comme en r'venant d'Pontoise,
I'm'prend pour un dandin,
Et n'm'en veut pas moins qu'à mon jardin.
Voyez donc comme i'nous toise ! (*ter.*)

Mathieu.

Ah ! ah ! bon jour, bon-homme, je te croyais encore dans la forêt voisine, occupé à faire des fagots.

Misere (*d'un air réjoui.*)

Non, voisin, me v'là.

Mathieu.

C'est un maudit métier que celui de faire des fagots.

Misere (*malicieusement.*)

Mais, pas tant, puisque vous en faisiez là vous-même, tout-à-l'heure. Ein?

Mathieu (*à part.*)

Je te revaudrai celui-là, va....

(*à Valogne qui vient à lui.*)

(*Haut.*) Eh bien, Valogne, qu'est-ce que c'est?

SCENE IV.

MATHIEU, le bon-homme MISERE, VALOGNE.

Valogne.

Mon doux maître, pardon ; un débiteur est là qui vous apporte de l'argent.

MATHIEU.

De l'argent !

VALOGNE.

I demande si vous avez le tems.

MATHIEU.

Du tems pour en donner.... Jamais, entends-tu ? Mais pour en recevoir, c'est tout différent; c'est tout différent.

(*à Misère.*)

Attends-moi là, mon ami, je vais revenir tout de suite (*Il sort.*)

VALOGNE.

Pardi, sûrement. Recevoir et empocher, ça n'est pas difficile.

SCENE V.

Le bon-homme MISERE, VALOGNE.

MISERE (*à part.*)

V'là le coquin qui me vole mes pommes toutes les nuits, j'en suis sûr.

VALOGNE (*à part.*)

I'me regarde de guinguois; est-ce qu'i' s'douterait de queuque petite chose ?

MISERE (*haut.*)

Eh ben ! mes pommes..... sont-elles assez sucrées?

VALOGNE (*impatienté.*)

Sucrées.... poivrées.... Je ne sais pas ce que vous voulez me dire, moi.

MISERE.

Maudit câlin ! ne t'embarasse pas, va, j'ai mis une

bonne poignée de sel dans le canon de ma vieille carabine.... qui n'est pas encore si mauvaise.... et si une fois je te surprends là.... tu m'entends ? je te salerai de la bonne façon. (*A part.*) C'est pour lui faire peur.

VALOGNE.

Fi, vous êt' un ingrat. Moi qui vous aime tant ! C'est bon, je ne vous dirai pas un secret.... là.

MISERE.

Qu'est-ce que c'est ?

VALOGNE.

C'est.... n'en parlez pas, au moins. C'èst que mon maître, comme ça, veut avoir absolument, absolument vot' petite bicoque.

MISERE.

Qu'appelle-tu ? bicoque toi-même.

VALOGNE.

Et puis, et puis vot' clos.

MISERE.

Le beau seeret ! je sais ça. Et puis mon pommier, n'est-ce pas ?

VALOGNE.

Ah-ça, ben certainement. Sans vot' pommier clair.....

MISERE (*lui parlant à l'oreille.*)

est clair qu'on ne me volerait pas mes pommes. Pas vrai ?

VALOGNE (*s'impatientant.*)

On ne vous parle pas de ça, encore un coup. Ecoutez-moi.

TRIO.

VALOGNE.

I'vous baillera de l'argent.

MISERE.

C'est fort obligeant.
C'est très-engageant.

VALOGNE.

Ses écus sont d'ben bon aloi.

MISERE.

Tant mieux pour lui, tant mieux pour toi.
Mais qu'est qu'ça m'fait à moi ?

MISERE.	VALOGNE.
Tant mieux pour lui. Tant mieux pour toi. Mais qu'est qu'ça m'fait à moi ?	Ses écus sont d'ben bon aloi. Ça vous importe ainsi qu'à moi.

VALOGNE.

Eh ! t'nez, le voici.

SCENE VI.

MATHIEU, le bon-homme MISERE, VALOGNE.

MATHIEU (*qui a écouté un moment, et qui tient une lettre décachetée.*)

Oui dà,
Me voilà.
A cette maison-là,
Dis-moi, pourquoi tenir ainsi ?
Une autre vaudra
Mieux que celle-ci.

VALOGNE.

Oui, mon maître a raison.

MISERE (*à Mathieu.*)

Oui, vous avez raison.

MATHIEU (*à Valogne.*)

Bon.

MISERE.

Une autre vaudra
Mieux que celle-là.

MATHIEU et VALOGN.

Oui-dà, oui-u

MISERE.

C'est mon avis aussi.
Oui, vous avez raison;
Pas de comparaison.

MATHIEU et VALOGNE.

Bon.

MISERE (*parlant.*)

D'après ça, pour vous obliger, voisin,

(*Chantant.*)

Je troque maison pour maison.

MATHIEU et VALOGNE.

Bon!

MISERE.

Je m'rends à la raison.
Oui, maison pour maison.

MATHIEU et VALOGNE.

Bon!

MATHIEU.	VALOGNE.	MISERE.
Mais tu perds la raison. Quoi ! maison pour maison ?	Quoi ! maison pour maison ? I'n'perd pas la raison.	Je m'rends à la raison. Oui, maison pour maison.

MISERE.

Et j'fais un marché de la sorte,
Parc'que c'est vous.

MATHIEU et VALOGNE (*chacun à part.*)

Que le diable t'emporte.

MISERE.

Bien entendu qu'à votre tour
Vous me baillerez du retour.

MATHIEU.	VALOGNE.	MISERE.
Bon ! voyez donc le plaisant tour ! Il faut à monsieur du retour.	Bon ! voyez donc le plaisant tour ! I'faut à c'monsieur du retour.	Oui, je compte qu'à votre tour, Vous me baillerez du retour.

VALOGNE (*à Mathieu.*)

I'n'se refuse rien.

MISERE (*gaiement.*)

A quoi bon me refuser queuque chose, puisque la fortune me refuse tout ?

MATHIEU.

Et cependant tu chantes toujours.

MISERE.

Il est permis de chanter quand on est heureux.

MATHIEU.

Heureux toi ? tu ne saurais l'être, puisqu'on te nomme le bon-homme Misere.

MISERE.

Eh ! que m'importe le nom qu'on me donne ? Ce qu'on dit ou ce qu'on pense de moi, ne change rien à ce qui est.

MATHIEU.

Mais tu es dans la pauvreté.

MISERE.

Eh ben, c'est ce qui vous trompe, voisin.

MATHIEU.

Ah ! ah ! serais-tu devenu riche, par hasard ?

MISERE.

Riche ? je l'ai toujours été, et plus que vous encore.

MATHIEU.

Comment cela ?

MISERE.

Parce qu'ayant l'bon esprit de ne rien desirer au-delà de ce qu'est en mon pouvoir, je me trouve avoir tout ce qu'i' me faut.

MATHIEU (*à part.*)

L'extravagant ! (*haut.*) Et tu appelles cela être plus riche que moi ?

MISERE.

Sûrement, puisque je ne desire rien, tandis que le peu que je possède vous fait envie.

MATHIEU.

Joli raisonnement !

MISERE.

Il est juste, et le sobriquet qu'on m'a donné vous convient mieux qu'à moi.

MATHIEU.

Imbécile !

MISERE.

Pas tant, voisin, pas tant, et je vas vous donner un avis que je tiens de mon père, et dont vous ferez votre profit, si vous êtes sage : c'est qu'à force de travailler pour augmenter son bonheur, on le change en misère.

MATHIEU.

Ta ta ta..... Une fois, deux fois, veux-tu me vendre ta maison ?

MISERE.

Non.

MATHIEU.

C'est-là ton dernier mot ?

MISERE.

Oui.

VALOGNE (*à part.*)

Il est pus têtu que moi, encore.

MATHIEU.

Ah ! ça, j'ai bien voulu m'y prendre d'abord par la douceur et la politesse.

MISERE (*le tappant sur l'épaule.*)

Comme de juste, voisin, et c'est ce que je fais aussi de mon mieux.

MATHIEU.

Mais à présent que tu t'obstines à ne vouloir pas te rendre à une invitation.....

MISERE.

Oh ! ce n'est pas une invitation qui me fait peur. Invitez-moi à dîner tout-à-l'heure, et vous verrez que je suis vot' homme. Essayez pour voir.

MATHIEU.

Tu fais le goguenard.

MISERE.

Je ne le fais pas, je le suis.

MATHIEU.

C'est bon, c'est bon. Tu vas déchanter bientôt.

MISERE.

Déchanter !! je ne crois pas ça, par exemple, à moins que le rhume ne me prenne.

(*Il chante à pleine voix.*)

Tra la la ra...... N'y a pas d'apparence, voisin.

MATHIEU.

Nous allons voir.

MISERE.

Voyons.

VALOGNE (*à part.*)

N'avoir pas le sou dans sa poche, et rire toujours... moi, ça me passe.

MATHIEU.

Tu te rappelles sans doute qu'une somme de quatre-vingt-deux livres trois sous six deniers m'est due par Etienne Souffreteux, un pauvre diable comme toi ?

MISERE (*frappant sur sa bedaine.*)

Comme moi ! je n'ai pas la mine d'un hère du tout, du tout.

MATHIEU.

Et pour lequel tu as répondu, ainsi qu'il appert au contenu du susdit billet, dressé suivant l'us et coutume sur papier timbré.

VALOGNE (*à Misère.*)

Timbré.... ça vous regarde, ça.

MISERE.

Oh-ben, quant à l'égard d'Etienne, j'en réponds encore, voyez-vous; parce que je dis, c'est un honnête homme.

MATHIEU.

Oui.... un honnête homme.... qui me fait banqueroute.

MISERE.

Lui? je parie que ce n'est pas vrai.

MATHIEU.

A moi un démenti! c'est un peu fort. Tiens, impertinent, lis cette lettre, lis. Elle m'annonce qu'Etienne est mort.

MISERE.

Etienne!

MATHIEU.

Oui, mort.... insolvable.

MISERE (*à part.*)

Mauvaise nouvelle que ça.

VALOGNE (*à part.*)

Le bon-homme décampera.

MISERE.

Faut savoir si c'est ben sûr.

MATHIEU.

Très-sûr. Le misérable est mort tout exprès pour ne pas me payer.

MISERE (*très-agité.*)

Je n'en crois rien ; mais enfin i en a ben d'autres qui font pis que ça, ma foi.

MATHIEU.

Pis que ça !

MISERE.

Oui, on les voit riches et brillans même après que leux faillite est faite. Tout du moins celui-là est mort, et certainement, n'y a pas là de quoi briller.

MATHIEU.

Je n'entends rien à toutes ces raisons-là, moi, arrangeons-nous.

MISERE.

A la bonne heure. Quel arrangement allons nous faire ensemble ?

MATHIEU.

Il est bien simple. Paie-moi tout de suite mes quatre-vingt-deux livres, trois sous, six deniers.

MISERE.

Un petit moment donc.

MATHIEU.

Pas de petit moment. Le billet est échu, j'ai très-grand besoin de mon argent.

VALOGNE (*levant la main.*)

Je le témoigne !

MATHIEU.

Il me le faut, et je le veux sur-le-champ, ou bien je mets à ta poursuite le voisin Cormoran, l'huissier le plus huissier....

MISERE.

Mais, mon voisin, je vous en prie, faites attention....

MATHIEU.

Ah! tu ne chante plus à présent. Te voilà donc enrhumé ?

MISERE.

En honneur, je n'ai pas le moyen à présent....

MATHIEU.

Je t'en ferai trouver, des moyens.

MISERE.

Vous m'obligerez beaucoup de.....

MATHIEU (*en colère.*)

Non, mon argent tout-à-l'heure ; mon argent..... ou en prison.

(*Il entre brusquement chez lui.*)

SCENE VII.

Le bon-homme MISERE, VALOGNE.

MISERE (*à Mathieu.*)

Un peu de patience, que diable, on ne traite pas comme ça....

(*A Valogne qui le tire par son habit.*)

Eh-ben ! qu'est-ce que tu me veux, toi ?

VALOGNE.

Bon ! quand on a un pommier si superbe, on ne doit pas se lamenter comme çà ; et puis, dès qu'on répond pour quequ'un, on peut ben répondre pour soi.

Le bon-homme MISERE.

A l'autre, à présent !

VALOGNE.

Avé ça, votre maison est d'une grande ressource. Elle est quasi toute neuve.

MISERE (*à part.*)

Celui-ci est un peu fort, par exemple.

VALOGNE.

Sa'vous ce qu'i faut faire ? faut faire un cent de fagots. A cent sous le cent, ça fait cent sous. Eh ben, de cent sous en cent sous, vous payerez tout jusqu'au dernier sou.

MISERE.

Comment, coquin ! je crois que tu moques de moi.

VALOGNE.

Non-pas, je plaisante, v'là tout.

MISERE (*allant prendre un échalas.*)

Attends, attends.....

VALOGNE (*se retirant bien vîte.*)

C'est moi qui vous attends.... en prison. Entendez-vous, père aux écus ? en prison.

(*Il lui ferme la porte au nez.*)

SCENE VIII.

Le bon-homme MISERE [*frappant du pied.*]

Sarpejeu ! les railleries d'une bête.... qu'est en force.... N'y a rien qui vous poignarde comme ça.

[*Regardant sa maison.*]

Est'i' possible ? Quoi ! i faudra que j'abandonne à ce ladre verd ma maison, ma chère maison ! qué chagrin pour moi de la quitter ! elle est un peu usée, c'est vrai, mais dame, tout s'use à la fin. Pour la rendre solide, faut la refaire à neuf, d'abord, n'y a pas à dire. C'est ce qu'il fera, lui, ce maudit avare ; et moi, je ne peux pas. Ah ! j'enrage. Et le pis de ça, c'est qu'à mon malheur, je ne trouverai que des ames insensibles.

COLIFICHET [*dans l'arbre.*]

Sensibles.

MISERE.

Comment me tirer de l'abyme où je me vois ?

COLIFICHET.

Vois.

MISERE.

Stila qui se vante de supporter tranquillement.....

COLIFICHET.

Ment.

MISERE.

Oh ! oh ! je n'ai jamais rien entendu de pareil.... Y a-t'i' qué qu'un ici ?

COLIFICHET.

Ici.

MISERE.

Où êtes-vous ? de ce côté?

COLIFICHET.

De ce côté.

MISERE.

Eh-ben, par où donc ? par-là?

COLIFICHET.

Là.

MISERE.

I' n'y a personne. C'est un écho que je ne connaissais pas. Je m'afflige. Ai-je raison ou tort?

COLIFICHET.

Tort.

MISERE.

Le mal n'est pas sans remède, peut-être.

COLIFICHET.

Peut-être.

MISERE.

Et la chance peut changer; c'est possible.

COLIFICHET.

Possible.

MISERE.

C'est singulier ! comme cet écho-là est encourageant !.... S'il allait arriver que.... Insensé ! j'amuse ici mon chagrin. Dame, c'est tout simpe. Le malheureux qui se noye se raccroche à tout.... Non non, ce qu'il y a de pus certain dans ma position, c'est qu'envain j'espère.

COLIFICHET.

Espère.

MISERE.

RÉCITATIF.

Bentôt faudra payer l'huissier.
La chose, hélas ! est manifeste.
Quoique ma bourse, enfin, par un sort trop funeste,
Ne renferme pas un denier,
On ne laissera pas de me donner mon reste.
Où chercher, où courir ?
Que faire, ô ciel ! que devenir ?

AIR.

Victime du sort cruel
Qui n'a rien mis dans ma bourse,
(*Il tire sa bourse vuide qu'il secoue, et la remet ensuite dans sa poche.*)
Je n'ai plus d'autre ressource
Qu'un désespoir éternel.
De ce revers qui m'accable
Rien ne pourra donc m'exempter.
Un seul moyen va me rester,
C'est de me donner au diable.

SCENE IX.

Le bon-homme MISERE, COLIFICHET.

DUO.

COLIFICHET (*sortant du tronc de l'arbre.*)

C'est moi qui suis le diable !

MISERE.

O ciel ! ô ciel ! voilà le diable !

COLIFICHET.	MISERE.
C'est moi qui suis le diable.	O ciel! ô ciel! voilà le diable.
Pourquoi trembler si fort?	Je suis un homme mort.
C'est bien à tort.	Oh ! oui, très-fort,
Je t'aime fort.	Un homme mort.

COLIFICHET.

Rassure-toi, te dis-je.

MISERE.

Ça n'est pas bien aisé.

COLIFICHET.

Ai-je donc un air si épouvantable ?

MISERE.

Non. Au contraire même ; mais tatidié, je ne m'y fie pas ; et si vous êtes le diable, comme il y a grande apparence, vous devez avoir des griffes.

COLIFICHET.

Point du tout, vois plutôt.

MISERE (*après avoir regardé de loin.*)

Oh ! oh ! c'est singulier. On m'avait pourtant dit....

COLIFICHET.

Bon, des contes bleus. Ecoute, je suis un diable, ami des pauvres diables comme toi.

MISERE.

C'est ben honnête et ben poli, ça. Comment vous nomme-t-on ?

COLIFICHET.

Colifichet.

MISERE.

Il est sûr que ce nom-là n'est pas effrayant.

COLIFICHET.

J'aime à rire, à boire, à chanter, à danser.

MISERE.

Vraiment vous n'êtes pas de mauvais goût.

COLIFICHET.

Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est de rendre service.

MISERE.

Oui? oh-ben, je vous taillerai de la besogne, si vous voulez.

COLIFICHET.

Je sais ton affaire. Viens que je cause avec toi. Approche, approche donc.

(*Il entraîne à lui le bon-homme Misère, qui ne se rassure que peu-à-peu.*)

Je suis ce qu'on appelle un bon petit diable.

MISERE.

Tant-mieux, n'y en a guères à présent.

COLIFICHET.

Mon projet.... et je vais le mettre à exécution.... c'est de punir le vieux coquin qui a conçu le dessein de te poursuivre, et d'envahir ta propriété.

MISERE.

Tâchez, ça en corrigera p'têtre queuque autre.

COLIFICHET.

Tu as confiance en moi, n'est-ce pas?

MISERE (*le fixant.*)

Mais.... oui, oui. J'ai confiance aux gens de bonne humeur, moi ; i ne sont pas méchans, pour l'ordinaire. A voir tant seulement la couleur de vot' habit, j'imagine que le pays d'où vous venez doit être gai.... diablement.

COLIFICHET.

Très-gai, mais.... pas pour tout le monde.

MISERE.

Ah ! c'est comme par-tout. Et.... Y a-t-il ben des pauvres là-bas ?

COLIFICHET.

Plus que de riches.

MISERE.

C'est comme chez nous. Mais parmi tous ces riches, y en a-ti' au moins quéque s'uns qui soient ce qu'ils doivent être ?

COLIFICHET.

Il y en a peu, mais il y en a pourtant.

MISERE.

Tant-mieux. La conduite d'un honnête homme sert à faire oublier stella des insolens. Les critiqueux y sont....

COLIFICHET.

Nombreux.

MISERE.

Les gens capabes....

COLIFICHET.

Très-rares.

MISERE.

Et les envieux.

COLIFICHET.

Abondans, méchans et ignorans.

MISERE.

Tout comme chez nous. Et les femmes....

COLIFICHET.

Très-coquettes.

MISERE.

Juste comme chez nous. J'avions dans l'idée stapendant que les maris étaient heureux là-bas, et que les femmes ne leux étaient pas infidelles.

COLIFICHET.

Au contraire, les femmes ne sont point fidelles, et les maris sont très-malheureux.

MISERE.

Allons, allons, je vois ben que c'est là-bas tout comme chez nous.

COLIFICHET.

Eh! n'est-ce pas de même par-tout? dis-moi.

RONDEAU.

Pour les maris, le fait est clair,
Un paradis même est l'enfer.
Pour les femmes de ces maris,
L'enfer même est un paradis.

Le pouvoir de madame
Ne peut être aboli.
Ce qui plaît à la femme
Doit plaire à son mari.

Quelqu'un d'humeur sauvage
S'en fâchera beaucoup.
Tant pis, car c'est l'usage;
Et l'usage fait tout.

Pour les maris.....

Maint époux en ménage
S'arrange dc son lot.
Tel dans son cœur enrage
Qui rit, et ne dit mot.
Plusieurs, et sans scrupule,
Se montrent fort jaloux;
Mais c'est un ridicule
Là-bas comme chez vous.

Pour les maris.... etc.

Revenons à ce qui t'intéresse. Sois sûr, mon ami, que je m'en vais faire le diable pour toi.

MISERE.

Ça ne vous sera pas difficile, ça.

COLIFICHET.

Dis-moi : n'as-tu jamais desiré une grande fortune?

MISERE.

Non, je n'ai jamais souhaité que d'être à même de faire du bien à mes semblables.

COLIFICHET.

Quoi! tu n'as jamais regardé ton voisin Mathieu avec un œil de jalousie? car enfin il est fils d'un pauvre diable comme toi, et n'a acquis sa fortune, étant procureur, qu'en ruinant les familles dont il faisait les affaires.

MISERE.

Tant-pis pour elles, et tant-pis pour lui. La prospérité du méchant ne doit faire envie à personne.

COLIFICHET.

Tes sentimens me font plaisir, et je me charge de les récompenser.

MISERE.

Je voudrais savoir comment que vous vous y prendrez pour me débarrasser du voisin Mathieu et de ce maudit Cormoran son huissier.

COLIFICHET.

Voici comment : grace à mon pouvoir diabolico-magique, tout ceux qui s'aviseront de monter sur ton pommier, à l'instant même.... J'entends du bruit.... Laisse-moi seul ici, tu me gênerais. Vîte, prends ta coignée, et va au bois faire tes fagots ; tu reviendras ensuite. Prompt, dépêchons.

MISERE (*qui a pris sa coignée.*)

La v'là, c'te chère coignée.

AIR.

Adieu donc, adieu mon p'tit.
Je m'en vas r'venir tout de suite.
A vous, ma foi, c'est gentil
De t'nir avé moi c'te conduite.
Merci d'vot' soin complaisant.
Sur moi je n'crains pas à présent
Qu'l'on tombe com' la grêle,
Puisqu'enfin le diable s'en mêle.

(*Il sort en chantant la fin de son air.*)

Tra la la ra la la.....

SCENE X.

COLIFICHET, ensuite VALOGNE.

COLIFICHET.

Voici ce maraud de valet qui guette le départ du bon-homme, pour venir lui enlever sa récolte. Cachons-nous dans la chaumière.

(*Il se laisse appercevoir de tems en tems dans les scènes suivantes.*)

VALOGNE (*allant voir si le bon-homme est parti.*)

Bon. I' s'en va en chantant. Chante, va, chante.

(*Regardant le pommier.*)

Oh ! les belles pommes ! Mon maître est à dîner : cueillons-en une ou deux pour son dessert, et pis le reste pour moi.

COLIFICHET (*à part.*)

Ah ! le coquin !

VALOGNE.

Plaît-il ? qu'est-ce qui m'appelle ? J'ai cru qu'on m'appellait.

(*Regardant encore le pommier.*)

Hom ! ça fait veni' l'eau à la bouche. Dépêchons-nous, de peur qu'i' n'arrive du monde.

COLIFICHET (*à part.*)

Sois tranquille, va, il y a quelqu'un.

VALOGNE.

M'est avis que je dois savoir comme on grimpe à c'tâbre-là.

CHANSON.

L'on nous dit que l'premier homme
Fut tenté par une pomme ;
Et pour si peu l'on sait comme
Il éprouva d'grands malheurs.
Son audace trop commune
Mérita ben c't'infortune.
Zeste..... au lieu d'en croquer une,
Moi, j'vais en croquer plusieurs.

Un' seul' ne f'rait pas ma dose.
En amour, c'est la mêm' chose.
Quand un jeune homme s'propose
De s'marier par trop d'ardeurs,
D'un' belle i' cherch' la conquête ;
Mais bentôt l'doute l'arrête.
Pour juger d'la plus honnête,
Faut qu'il en ait vu plusieurs.

Jusqu'à présent, en affaire,
Le ch'min le plus ordinaire
C'est de s'baisser sans mystère,
Et d'en prend' là.... comme ailleurs ;
Mais j'crois que c'est mal l'entendre,
I' vaut ben mieux, pour surprendre,
Se hausser, et puis en prendre.....
Com' je l'vois faire à plusieurs.

(*Il grimpe à l'arbre.*)

Oh, oh, oh !.... je ris quand je songe au bon tour que je vas jouer à ce bon-homme. Mais.... qu'est-ce que

que je sens donc ? mes pieds et mes mains sont accrochés avé je ne sais quoi.

(Il lui pousse un grand nez.)

Ah ! mon dieu, est-i' possibe.... mon nez qui s'allonge, qui s'allonge.... Je n'ai jamais eu un nez comme ça.

(Il se met à pleurer.)

Haye, haye, au secours, mon maître, au secours, à moi.... je suis ensorcellé.

COLIFICHET *(à part.)*

Et d'un.

SCENE XI.

COLIFICHET (*caché*), VALOGNE, MATHIEU.

MATHIEU (*paraissant sur le seuil de sa porte avec une serviette à sa boutonnière.*)

Eh bien, quoi ? qu'est-ce que c'est donc que tout ce train-là ? j'entends des cris, me semble.

VALOGNE.

C'est moi, not' maître, c'est moi.

MATHIEU.

Ah ah ! c'est Valogne. Où donc es-tu ?

VALOGNE.

Tout là-haut.

MATHIEU.

Comment tout là-haut ! sur le toît ?

VALOGNE.

Sus le le pommier, de ce côté-ci.

MATHIEU.

Monter sur ce pommier en plein jour.... oh ! que tu es bête ! Allons, descends.

VALOGNE.

Oui. descends, descends.... c'est ben aisé à dire, je suis cloué. Et puis regardez, regardez mon nez....; ça fait trembler.

MATHIEU.

Qu'est-ce que c'est que vos plaisanteries, monsieur ? prenez-moi la peine de descendre tout-à-l'heure, ou vous aurez affaire à moi.

VALOGNE (*se mettant en colère.*)

Pisque je vous dis que ça ne se peut pas.

MATHIEU.

Ah ! ça ne se peut pas !

VALOGNE.

Je ne saurais remuer ni pied ni patte.

MATHIEU.

Vous me prenez donc pour un oison ?

VALOGNE.

I' n'y a rien de si vrai.

MATHIEU (*rentrant dans sa maison sans se presser.*)

C'est bon, c'est bon. Je m'en vais te faire descendre, moi.

VALOGNE.

Ah ! mon dieu, mon dieu, me v'là ben mal perché.

SCENE XII.

COLIFICHET, VALOGNE.

COLIFICHET (*à part.*)

Amusons-nous à ses dépens.
(*à Valogne.*)
Pauvre petit, je vous ai entendu, et j'entre dans vos peines bien sincèrement.

VALOGNE.

Bon, soyez le ben arrivé, et venez, je vous prie, me décrocher de là.

COLIFICHET.

Fi donc, je ne sais pas monter aux arbres, moi. C'est bon pour vous, mon cher ami, vous entendez cela au mieux.

VALOGNE.

Tiens ! ce morveux qui me plaisante. Vous me la paierez, entendez-vous ?

COLIFICHET.

Oh ! je ne vous crains pas ; cependant, je n'en prends pas moins beaucoup de part à votre accident.

VALOGNE (*pleurant.*)

A mon âge, être perclus comme ça de tous ses membres.

COLIFICHET (*le contrefaisant.*)

Je conviens que pour un Normand, il est cruel de ne pouvoir lever ni le pied ni la main.

VALOGNE.

Tais-toi, mauvaise langue.

COLIFICHET (*se retirant dans la chaumière.*)

(*A part.*) On vient, retirons-nous, (*Haut.*) Allons, allons, de la douceur, et sur-tout de la patience.

SCENE XIII.

VALOGNE, MATHIEU.

VALOGNE.

Eh ! arrivez, arrivez donc. Fallait apporter une échelle, nous aurions vu.

MATHIEU (*tenant un fouet sous son bras.*)

Non-pas, non-pas.

VALOGNE.

Pardine, allez.

DUO.

I faut êt' ben accariâtre
Pour me laisser aux arrêts.

MATHIEU.

Tiens, j'ai là certain emplâtre
Qui dégourdit les jarrets.

(*Il lui cingle les jambes.*)

Et vli, et v'lan....

VALOGNE.

Douc'ment.
Bel'ment.

MATHIEU.

Et zan....

Ton mal est opiniâtre.
Mais je saurai, sans me lasser,
Jusqu'à ce soir recommencer.

VALOGNE.

Finissez donc, ça m'fait du mal.

MATHIEU.

Veux-tu descendre, original ?
Descendras-tu ?

VALOGNE.

N'frappez donc pas.
Haye, haye ;

MATHIEU.	VALOGNE.
Descens, descends jusques en bas,	Haye, haye, haye, n'frappez donc pas.
Ou bien je frappe à tour de bras.	Haye, haye, etc.

VALOGNE.

Si je pouvais descendre, est-ce que je tiendrais à des raisons comme ça, voyons ?

MATHIEU (*réfléchissant un peu.*)

Ouais ! dirait-il vrai ?

VALOGNE.

Sûrement, que je dis vrai. Au lieu de me cingler les jambes, montez sus l'âbre, et vous verrez vous-même, là.

MATHIEU.

C'est assez singulier. Voyons un peu. (*Il monte à l'arbre.*)

VALOGNE.

A la bonne-heure. Montez, montez ; il est pus aisé d'y monter que d'en descendre, allez.

MATHIEU.

O ciel ! je suis pris.

(*Il lui pousse aussi un grand nez, mais d'une forme différente.*)

VALOGNE.

Quoi ? qu'est-ce que c'est ?

(*Regardant Mathieu, il se met à rire.*)

Ah, ah, ah !.... Tatidié, que vous êtes laid !

MATHIEU.

Coquin, veux-tu bien ne pas rire !

(*Il se débat.*)

Ouf, j'ai beau faire tous mes efforts pour me délivrer..... impossible.

VALOGNE.

Quand je vous l'ai dit, n'y a pas moyen.

MATHIEU (*en colère.*)

C'est ta faute, aussi. Pourquoi monter à cet arbre ? Tu n'a jamais été qu'un goulu.

VALOGNE.

C'est vous plutôt qui n'êtes qu'un avare.

COLIFICHET (*à part.*)

Et de deux.

SCENE XIV.

COLIFICHET, MATHIEU, VALOGNE, CORMORAN.

MATHIEU.

Ah ! voici l'ami Cormoran qui va nous tirer de là, lui, laisse-le faire.

VALOGNE.

Je ne demande pas mieux.

MATHIEU (*à Cormoran qui va pour entrer chez lui.*)

N'entrez pas, il n'y a personne, je suis ici, entendez-vous, voisin Cormoran ?

CORMORAN (*prenant ses lunettes.*)

Comment ! vous grimpez sur les arbres comme des écoliers.

MATHIEU.

Eh ! non, vous n'y êtes pas.

VALOGNE.

Ce n'est pas ça du tout.

CORMORAN.

A votre âge ! c'est une honte.

MATHIEU.

Je m'en vas vous conter ce qui nous est arrivé. Nous sommes montés tous-deux sur cet arbre. Comme vous voyez, notre nez s'est allongé.... allongé considérablement.

CORMORAN (*examinant.*

Oh, oh ! c'est ma foi vrai. Cela vous fait des nez terriblement aquilins.

MATHIEU.

D'où cela provient-il ? nous n'en savons rien. Un sortilège, une magie, le diable enfin, nous empêche, outre ça, de descendre.

CORMORAN.

Comment, voisin, vous croyez à la magie ? je ne vous savais pas encore si nigaut que cela. Patience, je n'ai pas peur de la magie, moi, et je vas bientôt lever votre écrou, vous allez voir....

(*Il grimpe hardiment à l'arbre.*)

VALOGNE.

Ce que vous allez voir.

CORMORAN.

Par la corbleu, je défie bien tous les millions de diables d'enfer de frotter leur nez contre un huissier.

(*Il lui pousse un grand nez d'une forme encore différente.*)

Ouf !

VALOGNE.

I's ont frotté le vôtre. Tout ça revient au même.

COLIFICHET (*à part.*)

Et de trois.

CORMORAN (*se débattant.*)

Ventrebleu, mort-non....

VALOGNE.

Paix, chut, ne jurez donc pas, ça fera tomber le tonnerre sus nous, au moins.

(*Ils se regardent tous trois d'un air piteux.*)

FINALE.

VALOGNE.

Pauv' petits infortunés.....
Nous v'là tous trois nez à nez.

MATHIEU et CORMORAN.

Oui, pauvres infortunés....
Nous avons un pied de nez.

MATH., CORMORAN.	COLIFICHET.	VALOGNE.
Oui, pauvres infortunés, Nous avons un pied de nez.	Ces pauvres infortunés, Ils ont tous un pied de nez.	Pauv' petits infortunés, Nous v'là tous trois nez à nez.

SCENE XV *et dernière.*

MATHIEU, CORMORAN, VALOGNE, COLIFICHET, le bon-homme MISERE.

(*On entend le bon-homme Misère chanter avant de paraître.*)

COLIFICHET (*traversant la scène, et faisant signe au bon-homme Misère d'approcher.*)

Arrive donc, bonnes nouvelles.

TOUS TROIS (*en gémissant.*)

L'on va nous en bailler de belles.

MISERE (*à Colifichet.*)

Est'i' possible ?

COLIFICHET.

Vois plutôt.
Tiens, regarde là-haut.

MISERE (*regardant d'un autre côté.*)

Là-haut ?

COLIFICHET (*lui montrant l'arbre.*)

Là-haut.

MISERE (*stupéfait.*)

Oh, oh !
Trois coquins sur mon âbre !
Ah ! v'là donc mes petits
Moineaux gris,
Gentils
Colibris.

Pouf.
J'm'en va vous tuer, moineaux jolis,
Comme on tue des perdrix.

TOUS TROIS.

Haye, haye, nous voilà pris.

MISERE (*à part à Colifichet.*)

Tiennent-i' bien ?

COLIFICHET (*de même.*)

Ils sont bien pris.

MISERE (*haut.*)

Ne bougez pas, mes chers amis,
Et tâchez d'faire bonne mine.
J'men vas chercher ma carabine.
Pouf ! (*Il sort.*)

TOUS TROIS.

Ouf.
Nous sommes pris.

COLIFICHET.

Mes bons amis,
Mes chers amis,
Vous serez donc punis.

Ah ! mes amis,
Mes chers amis,
Nous serons bien punis.

MATHIEU.

Parlez pour moi, je vous en prie.

CORMORAN.

Secourez-moi, je vous supplie.

VALOGNE.

J'suis un cadet de Normandie.

COLIFICHET.

Oui, je lui parlerai tout bas,
Afin qu'il ne vous manque pas.

COLIFICHET.

Ah ! je ris,
Les voilà bien punis.
Ah ! j'en ris.

MISERE (*rentrant avec sa carabine.*)

Où sont-ils ces trois petits moineaux gris ?
Ces gentils
Colibris,
Où sont-ils ?

TOUS TROIS.

Mes amis,
Hélas ! nous sommes pris.
Mes amis.

(*Les trois mots suivans se disent rapidement, et pendant la ritournelle.*)

COLIFICHET (*à part à Misère.*)

Rien dedans ?

MISERE (*à part à Colifichet.*)

De la poudre, v'là tout.

COLIFCHET (*à Misère.*)

Bon.

(*Seul à part.*)

Achevons de faire son bonheur.

(*Il entre dans la chaumière.*)

MISERE (*reprenant la finale.*)

Tenez vous bien, entendez-vous?

TOUS TROIS.

Grace, grace, miséricorde.

MISERE.

Ne croyez pas que j'vous l'accorde.

TOUS TROIS.

Grace, grace, pardonnez-nous.

MISERE.

Point de miséricorde.

MATHIEU.

Voisin, détournez ce canon,
Vous aurez cent écus.

MISERE.

Non.

CORMORAN.

Jamais une assignation
Ne vous viendra de moi.

MISERE (*en riant.*)

Non.

VALOGNE

Foi d'honnête garçon,
Je n'serei plus un glouton.

MISERE.

Bon.

TOUS TROIS.

Ensemble nous tuera-t-on ?

MISERE.

S'lon.

TOUS TROIS.	MISERE.
Mourir quand on se porte bien,	Mourir quand on s'porte si bien,
C'est dur on ne peut davantage.	Oui-da, ma foi, c'est grand dommage.
Nous ne vous ferons jamais rien	Vous ne toucherez plus à rien,
Qui puisse vous porter ombrage.	J'en suis sûr on ne peut davantage.

Ah ! doucement, etc.

MATHIEU, CORMORAN.

Ah ! doucement.

VALOGNE.

Foi d'vrai Normand,
Je m'corrig'rai.

MISERE (*tirant son coup.*)

Moi j'vous tuerai....
Pan.

(*Ils tombent de l'arbre tous les trois.*)

Au moment où le bon-homme Misère se met à crier pan, la chaumière disparaît, et est remplacée par une jolie maison. Le bon-homme a le dos tourné, et ne peut voir ce changement. La maison de Mathieu se change en chaumière.

Ah, ah, ah !.... trois d'un coup ! j'ai fait bonne chasse.

(*Allant à eux.*)

Eh-ben, où ce que vous êtes donc ? je vous ai tués, c'est juste, mais vous ne devez pas en être morts pour ça.

(*Ils s'approchent d'un air confus tous les trois. Leurs grands nez ont disparu.*)

Comme i's'ont l'air penaut !

MATHIEU.

Voisin, je confesse mes torts.

MISERE.

C'est ben heureux.

CORMRRAN.

Moi, je vous promets d'être honnête homme.

MISERE.

Ah ! tu ne sera plus huissier, toi.

VALOGNE.

Et moi, je ne me pendrai jamais à un arbre.

MISERE.

Non, mais gare que tu n'y sois pendu ; je t'en avertis, en ami.

MATHIEU.

Dites-moi un peu, je vous prie, quel pouvoir a donc ce maudit arbre-là ?

CORMORAN.

Seriez vous devenu sorcier ?

VALOGNE.

Contez-nous ça.

MISERE.

Je ne sais rien, moi ; mais, tenez, quelqu'un de plus savant que nous, va nous dire bientôt....

[*Il se retourne, et ne voyant plus sa chaumière, il recule de frayeur, ainsi que les autres.*]

Ah ! mon dieu, est-i' possibe ! le diable qui a emporté ma maison.

TOUS TROIS.

Le diable !

COLIFICHET [*paraissant à l'entrée de la maison neuve.*]

Oui.

TOUS TROIS [*se prosternant.*]

O ciel !

COLIFICHET.

Malheureux, tremblez, votre injustice, votre dureté envers cet homme, va être punie sévèrement.

TOUS TROIS [*se lamentant.*]

Ah ! nous sommes perdus.

MISERE [*à Colifichet.*]

Eh ! tenez, tenez, regardez-les, i'sont une peur....

CORMORAN.

Une peur du diable, c'est sûr.

MATHIEU et VALOGNE.

Oh! oui.

COLIFICHET. [*Pendant ses menaces, il a peine à s'empêcher de rire.*]

Je suis inexorable envers les mauvais cœurs; et par mon ordre, la terre va s'entr'ouvrir sous leurs pas.

MISERE [*à Colifichet.*]

Un moment, un petit moment, s'i' vous plaît; si vous l's'espédiez si vîte, vous entendez ben qu'ils n'auraient pas le temps de se corriger dans ce monde-ci. Laissez-les vivre encore un peu, si vous voulez qu'i' se repentent.

TOUS TROIS.

Pardon, pardon.

MISERE.

Ayez pitiez d'eux, je vous l'demande en grace.

COLIFICHET.

Comment! toi-même me sollicites en leur faveur? [*A tous trois.*]

Voyez, misérables que vous êtes, voyez quelle différence de vous à lui! Vous vouliez l'accabler tout-à-l'heure, il vous défend à présent.

TOUS TROIS.

Oh! le brave homme, l'honnête homme.

VALOGNE

VALOGNE [*appercevant le changement de maison de son maître.*]

Oh ! la là là.... en voici encore d'une autre. Not' maître, r'gardez, r'gardez donc : e' s'est envolée.

MATHIEU.

Quoi ?

VALOGNE.

Not' maison.

MATHIEU.

O ciel !

VALOGNE [*à part.*]

Escamoter une maison.... c'est-i' pas abominabe ?

MATHIEU.

Ah ! monseigneur, ayez pitié de moi.

COLIFICHET.

Non, non.

MATHIEU.

Je vous en conjure.

MISERE.

Et moi aussi ; car enfin, si vous ne lui rendez pas sa maison, qu'arrivera-t-i' ? ça m'attristera, ça m'empêchera de jouir tranquillement du bien que vous voulez me faire. Eh ! par la mordienne, oubliez tout, comme je l'oublie, moi ; et du moins la journée finira gaiement.

COLIFICHET.

Allons donc..... puisque tu le veux absolument, je leur pardonne, et je rends à Mathieu sa maison.

[*La maison reparaît.*]

MISERE.

Les v'là ben corrigés, je vous en réponds.

[*A tous les trois.*]

Levez-vous, le diable vous l'ordonne.

MATHIEU.

Je ne m'étonne plus. Tu avais le diable dans ta manche.

COLIFICHET [*à Misère.*]

Tu trouveras dans ta nouvelle maison de l'argent assez pour vivre bien à ton aise le reste de tes jours, entends-tu ?

MISERE.

J'ons d's'écus, ben obligé. Mes voisins, je vous en prêterons, si vous en avez besoin queuque jour. V'là comme j'aime à me venger, moi, c'est plus gai.

COLIFICHET.

Que ceci vous serve de leçon à tous trois; et souvenez-vous qu'on peut opprimer la vertu, mais que tôt ou tard son triomphe punit les oppresseurs.

CHŒUR.

Vive le }
Je suis un } Diable bienfaisant.
{ Il nous rassemble.
{ Que vous ensemble ?
L'on n'èn trouve guères à présent
Qui lui }
Qui me } Ressemble.

VAUDEVILLE.

Mathieu.

Entasser argent sur argent ;
A son voisin chercher querelle ;
Etre avare et désobligeant ;
Tout cela n'est pas sans modèle.
Sans cesse rompre le lien
Qui rejoint l'homme à son semblable ;
Outre que cela n'est pas bien,
L'on peut de même, et pour un rien,
Vous traiter un jour (*bis*) à la diable.

Le bon-homme Misere.

C'est donc ben vrai qu'un p'tit malheur
Avait troublé ma solitude.
J'avais perdu la bonne humeur,
Qu'ici chacun m'voit d'habitude.
Vous m'avez rendu ma gaieté ;
Jarnigoi ! que j'vous trouve aimable !...
Savez-vous ben qu'sans vanité,
J'vous r'semblons, c'est la vérité,
Puisque j'fus toujours (*bis.*) un bon diable.

COLIFICHET [*au public.*]

Un auteur veut être jovial ;
L'entreprise est bien délicate.
La veille encor du jour fatal,
Il espère ; il rit ; il se flatte ;
Le jour vient, ce n'est plus cela ;
Il ne voit plus rien de passable :
Ah ! quel tourment que celui-là !
Chaque instant l'augmente.... et voilà
La peur qui lui prend (*bis*) c'est le diable.

VALOGNE [*à demi-voix et confidemment.*]

Moi qui suis ami de l'auteur,
J'men vas vous faire eune confidence.
Il est sûr qu'il n'a pas mal peur,
Mais il compt' sur vot' indulgence.
Qand le diable a certains appas....
Vous m'entendez, car c'est palpable....
L'auteur prétend qu'on n'y tient pas ;
Et que l's'amateurs à grands pas
Voudront s'donner tous (*bis*) au p'tit diable.

FIN.

De l'imprimerie de BOULARD, petite rue Louis-Honoré, n°. 550.